

## PRÈS DE DEUX MILLE SOLDATS FRANÇAIS SONT ARRIVÉS HIER A NEUCHATEL APRÈS AVOIR DÉPOSÉ LEURS ARMES A LA FRONTIÈRE SUISSE

De nombreux réfugiés civils sont également hébergés dans nos murs

... Certes, nous ne savons rien de ce qui nous attend, ni de quoi seront faits les jours prochains. Mais si vieux que nous puissions devenir, il est bien certain que nous n'oublierons jamais ce mardi 18 juin, lequel rejoint dans l'histoire de notre pays la date du 1er février 1871 qui vit l'entrée des Bourbakis aux Verrières.

Ce n'étaient plus les Bourbakis, cette fois. Mais ceux de la « ligne Maginot ». De pauvres hommes harassés, désespérés, affreusement résignés, pour qui la Suisse représentait le havre, le salut et qui — n'en pouvant plus — étaient entrés chez nous. Et, parmi eux, des civils, des femmes, des enfants, des vieillards qui se sont enfuis de chez eux pour



### Les premiers réfugiés français arrivent à la frontière suisse

Avant d'être internés par les autorités suisses, les soldats sont restaurés. Certains n'avaient dormi ni mangé depuis trois jours et trois nuits

(G. 730-18640)

échapper à cette terreur qui les poursuivait.

\* \* \*

L'histoire, décidément, se répète à intervalles plus ou moins réguliers. A 69 ans de distance, le même mouvement de pitié a soulevé les Neuchâtelois et leur a fait ouvrir toutes grandes leurs portes à des voisins meurtris. Partout, de la frontière à l'intérieur du canton, la même foule émue s'est pressée sur le parcours des tristes cortèges, offrant des boissons chaudes, des cigarettes, du pain, du chocolat, — et surtout des paroles d'accueil. Il n'y eut pas un mot de trop, pas une allusion déplacée. Rien qui pût faire oublier aux malheureux arrivants que nous étions des neutres, — mais des neutres qui leur offraient tout ce qu'ils possèdent.

A 14 heures et demie déjà, une foule énorme s'était rendue sur la place de la Gare, à Neuchâtel, pour voir le premier convoi de réfugiés annoncé. Un comité composé de nombreuses dames bienveillantes s'était spontanément formé et des tables avaient été préparées pour que les Français pussent être réconfortés.

C'étaient des soldats, entrés le matin même par le Col-des-Roches où ils avaient été désarmés et conduits en colonnes jusqu'à la gare du Col. Là un train fut formé à leur intention et fut ajouté au convoi régulier de 14 h. 31. Partout sur son passage, les uniformes kakis furent salués avec sympathie. A Neuchâtel enfin, après avoir reçu d'innombrables cigarettes et une légère collation, ils furent conduits au Mail où une fiche d'identité fut établie pour chacun d'eux et où ils furent soumis à une rapide visite sanitaire.

Peu après, 40 officiers aviateurs et 600 soldats de l'aviation, en uniformes bleus descendaient la Vue-des-Alpes avec leurs autos et leurs camions encore camouflés. Eux aussi étaient entrés par le Col-des-Ro-

ches... ; eux aussi avaient passé par la Chaux-de-Fonds où, pour gagner du temps et désembouteiller la gare on leur avait permis de gagner Neuchâtel au moyen de leurs véhicules. Il s'agissait d'un état-major — parmi lequel un général d'aviation, deux colonels, quatre lieutenants-colonels et plusieurs commandants (le grade de commandant de l'armée française équivalant à celui de major de l'armée suisse) et d'une colonne motorisée d'aviation complète. Ils arrivaient de Pontarlier après un voyage dont on devine les difficultés.

Après avoir été accueillis par des officiers suisses, les officiers français furent — une fois les formalités terminées — conduits au home catholique, cependant que les hommes étaient répartis dans les différents collèges de la ville.

A 16 h. 30, un nouveau convoi de réfugiés — civils ceux-là — arrivaient à la gare. Pauvres gens ! Ils venaient de Morteau et de plus loin, écrasés de peur, de fatigue et d'angoisse. Le dernier wagon du train uns portaient encore les branches d'arbres qui avaient servi à leur camouflage, arrivaient sur la place du Mail, contenant des grappes de soldats en kaki. Si harassés qu'ils fussent, les malheureux trouvaient encore la force de crier, d'une voix venue du cœur: « Vive la Suisse... Vive la Suisse... Merci! » Entre deux camions se trouvaient parfois une auto civile, transportant des meubles hétéroclites sur lesquels des vieillards ou des enfants se tenaient en équilibre...; ou de longues files de jeunes cyclistes, venus on ne sait d'où et qui, ayant rencontré ces colonnes de soldats, s'étaient mêlés à elles pour traverser la frontière.

Tous furent réconfortés. Tous reçurent leur fiche. Tous passèrent une rapide visite sanitaire. Et tous furent conduits en des lieux préparés pour les recevoir: les soldats au Temple du bas, qu'on avait rapidement aménagé, les civils dans les établissements hospitaliers de la ville ou chez des particuliers charitables. Il venait sans cesse de nouveaux camions...; et la troupe, les soldats de la D.A.P. et les éclaireurs avaient fort à faire à canaliser ce flot incessant.

A 21 h. 30, enfin, on annonça un nouveau convoi. Un train, cette fois, et qui amenait « ceux de la ligne Maginot »... 370 tout jeunes soldats qui marchaient tête basse, portant d'immenses sacs sur leurs épaules, ou traînant leur casque comme des choses inutiles. L'un d'eux tenait même en laisse un chien minuscule. « La mascotte du bataillon », dit-il avec un pauvre sourire.

Ceux-là furent conduits dans les collèges hâtivement préparés pour les recevoir.

Le calvaire qu'ont enduré ces quelque quatre mille soldats et civils que Neuchâtel a vus hier est effroyable...; il n'est pas d'autre mot. Des familles sont dispersées. Une

\* \* \*

Le plus important convoi de réfugiés civils arriva à 21 h. 38. Il venait de Boveresse où il s'était formé et où l'on avait fait converger des cortèges de vieillards, de femmes et d'enfants arrivés en plusieurs points de la frontière. Un train de quelque trente-cinq wagons pleins à craquer, avec des tout jeunes gens agrippés jusque sur les marche-pieds. Ceux-là ne demeurèrent à Neuchâtel que quelques instants, le temps de recevoir du café, du pain, de la soupe et de repartir à Romont où de vastes aménagements ont été entrepris en attendant que leur sort soit réglé. Les uns venaient de Belfort, d'autres de Lorraine, d'autres encore de Pontarlier, et ils disaient avoir vu flotter le drapeau à croix gammée sur le fort supérieur du Larmont.

Quand le train repartit, aux environs de 23 h., une immense acclamation monta de milliers de bouches: « Vive la Suisse!... Vive la Suisse! » Et l'on vit un vieux prêtre faire un geste de bénédiction.

\* \* \*

Le calvaire qu'ont enduré ces quelque quatre mille soldats et civils que Neuchâtel a vus hier est effroyable...; il n'est pas d'autre mot. Des familles sont dispersées. Une

était occupé par quarante hommes dont l'attitude et l'allure tranchaient nettement sur celles des réfugiés...; il s'agissait d'anciens membres des brigades internationales de la guerre d'Espagne, que les Français avaient internés au camp du Val d'hon et qui, à la faveur de la panique de ces derniers jours, s'étaient enfuis et avaient gagné la Suisse. A la frontière, on les réunit dans un wagon spécial pour qu'ils ne fussent pas mêlés aux autres réfugiés. Après un bref arrêt à Neuchâtel, ils furent conduits à Witzwil où l'on prendra soin d'eux.

\* \* \*

Pendant ce temps, un flot ininterrompu de camions, dont quelques-

mère, dont le bébé de quelques mois était mort dans le train, paraissait à moitié folle et refusait de se séparer du petit cadavre qu'elle continuait à bercer.

Et maintenant, qu'allons-nous faire d'eux...? Les soigner, bien sûr. Et les garder sans doute jusqu'à ce que le gouvernement français ait pris une décision quant aux suites qui seront données aux négociations. Après, dame! on verra. Pour le moment, la charité avant tout.

Jusqu'à près d'une heure du matin, la foule n'a cessé de circuler en ville, essayant d'entrer en conversation avec les soldats français qui se trouvaient au Temple du bas et dans les collèges, malgré la garde montée autour d'eux, multipliant les attentions et les marques de pitié. Cette foule, dans sa grande majorité, s'est montrée généreuse et compréhensive. Mais que dire des curieux sans conscience qui se pressaient devant les fenêtres de certains établissements pour voir nos hôtes manger et dont la curiosité et le manque de tact furent sévèrement commentés...; que dire aussi de certains endroits publics où, pendant que les tristes cortèges de réfugiés circulaient en ville, des orchestres continuaient de jouer des airs fort peu en rapport avec les circonstances?

N'eût-il pas été possible, là où le vrai peuple s'est montré si compatissant, que l'on apportât un peu de discernement au moins pendant cet instant?

On se le demande. Et on le demande.

(g)

## *Les internés français ont quitté notre ville ce matin à l'aube*

Les quelque deux mille quatre cents internés français cantonnés dans notre ville depuis mardi soir sont partis ce matin pour « quelque part en Suisse ».

Dès 3 heures du matin, les soldats français quittèrent leur cantonnement. A l'aube, la colonne de sanitaires arrivés lundi dernier et des fantassins furent embarqués sur les bateaux de la Société de navigation qui levèrent l'ancre vers cinq heures.

Les autres contingents de troupes, notamment les soldats d'aviation et les aviateurs, quittèrent Neuchâtel par la route.

Quelques détachements avaient



Pièce d'artillerie et camions camouflés français sur le quai Léopold-Robert

d'ailleurs quitté notre ville hier soir.

Notons enfin que les officiers sont également partis avec leurs hommes.

Grâce au magnifique dévouement des soldats territoriaux suisses allemands cantonnés dans notre région, et dont la tâche fut parfois ingrate, ne l'oublions pas, ces départs successifs se sont passés dans un ordre parfait.

Puissent les internés français conserver de leur séjour chez nous le meilleur des souvenirs.

\* \* \*

Quant aux internés civils, en faveur desquels un mouvement destiné à recueillir des vêtements et des objets de première nécessité vient d'être lancé, ils s'adaptent peu à peu à leur vie nouvelle. Aucun autre convoi n'est arrivé chez nous, mais il se pourrait qu'il en vint encore et c'est la raison pour laquelle le service d'accueil demeure en permanence à la gare.

\* \* \*

Fait navrant, on apprenait hier que quatre soldats français grièvement blessés qui avaient traversé la frontière suisse mercredi dans des ambulances et qui avaient été hospitalisés à Saignelégier étaient morts des suites de leurs blessures.

Parmi tant de cas navrants qui pourraient être signalés, l'un de ceux qui marquent le plus douloureusement les horreurs de la guerre, est celui de cette aïeule de 98 ans, actuellement à la Chaux-de-Fonds, qui s'enfuit de son domicile avant l'arrivée des troupes allemandes. Elle gagna la Suisse par des moyens de fortune après un voyage invraisemblable.

## Les réfugiés à Couvet...

Contrairement à ce qui était arrivé en février 1871 où 80,000 hommes passèrent chez nous, le Val-de-Travers n'eut à secourir en ces derniers jours tragiques qu'un nombre relativement restreint de réfugiés français. La plupart furent dirigés des Verrières à Neuchâtel sans s'arrêter; toutefois Boveresse dut héberger plus de 500 militaires et Môtiers environ 200 civils. Tous ces infortunés, dont beaucoup pleuraient de rage d'avoir dû jeter les armes sans combattre, ne peuvent assez se louer de l'accueil touchant du Val-de-Travers qui adoucissait leur épreuve.

Couvet n'est pas resté en arrière et fit une œuvre excellente dans le domaine de l'hygiène et du rétablissement individuel. Jeudi et vendredi des détachements de 450 hommes au total arrivèrent en autocars et par colonnes de marche pour profiter des bienfaits que leur offraient les superbes installations de bains et de douches que la maison Dubied construisit il y a plus de vingt ans. Jamais peut-être ce bienfait ne fut plus hautement apprécié que ces jours-ci.

Harrassés, malpropres, parfois loqueteux après des semaines de campagne, privés des soins les plus élémentaires de l'hygiène, les pauvres gars y arrivaient comme en un paradis de béatitude et de délassement physique et moral.

Tandis que par escouades ils passaient sous les douches et dans les baignoires créées sur le modèle des établissements de bains les plus perfectionnés de la municipalité de Berlin, les uniformes étaient rapidement revus, tapés et brossés au dehors pour être remis immédiatement. Les sous-vêtements malades passaient à la lessive et au raccommodage de façon à être restitués en bon état le lendemain. La plupart des hommes recevaient chemise et chaussettes neuves ou en parfait état, dons de la commune et de particuliers bienveillants.

Plusieurs groupes de dames couturières, lingères, lessiveuses, repasseuses s'occupaient activement et dans des locaux voisins, sous les auspices du comité de la Croix-rouge du Val-de-Travers et sous la direction du médecin de l'hôpital, samaritains et samaritaines veillaient à panser les blessures.

Tous ces concours bénévoles étaient prêtés avec une bonne grâce et un empressement joyeux qui se lisait sur tous les visages.

Les événements tragiques de 1940 réveillaient les souvenirs lointains de quelques-uns et chacun de mentionner les détails qui lui restaient de cette fameuse époque des Bourbakis au Val-de-Travers. Les rangs déjà bien maigres des contemporains vont s'éclaircissant rapidement, mais nous autres vieux barbons avons au moins une belle consolation, c'est de nous dire que nous ne reverrons plus une quatrième guerre.

J. B.

FAN - L'Express, 25 juin 1940

Les quelque cinq cents soldats français qui étaient internés à Boveresse ont quitté ce village, samedi soir, à 23 h. 30. Au moyen de quinze cars, ils ont été conduits plus à l'intérieur de la Suisse.

D'autre part, un camion transportant une cinquantaine de soldats britanniques est arrivé dimanche soir, à 19 h. 30, à Môtiers, où il a fait halte sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Aussitôt descendus du camion, les Anglais firent leur toilette à la fontaine publique et passèrent ensuite chez le coiffeur. Puis leur camion reprit la route pour Boveresse où ces soldats sont désormais internés.

## ... et à Môtiers

(c) Notre village a hébergé de mardi à jeudi 170 réfugiés français, femmes et enfants, venant des villages de l'extrême-frontière. Notre population a compati à la misère de ces pauvres gens, qui tous ont trouvé au sein des familles du village un accueil sympathique. Les réfugiés ont été ensuite évacués à l'intérieur du pays.

Une trentaine de femmes et d'enfants prirent la résolution de retourner dans leurs foyers; des automobilistes complaisants les conduisirent à la frontière.

## Des Algériens au Locle

(c) Vendredi, dans la journée, 68 soldats français ont passé la frontière et ont été désarmés. Parmi eux se trouvaient 22 Algériens. Ils ont été conduits au Cercle catholique en attendant d'être dirigés à l'intérieur du pays. Ce fut un succès de curiosité pour les petits et pour les grands.

Des troupes françaises stationnent encore de l'autre côté de la frontière. On ne saurait dire à l'heure actuelle si ces soldats viendront se réfugier chez nous ou s'ils se rendront aux Allemands. Il est probable qu'ils passeront sur notre sol au dernier moment.

Parmi les 22 Algériens dont nous parlons, deux ou trois ne savaient pas même écrire leur nom. Deux n'en avaient pas. Ils possédaient par contre des numéros matricules!

FAN - L'Express, 27 juin 1940

Un petit nombre de réfugiés militaires — français pour la plupart — a passé la frontière hier encore.

Lundi soir, un soldat anglais (auquel des vêtements civils avaient été donnés dans une ferme près de Pontarlier) est arrivé dans le Val-de-Travers. Il fut ravitaillé par les Suisses, dont il admira la tenue et la belle discipline; il en fut si enthousiasmé qu'on put l'entendre émettre le vœu de prendre du service dans notre armée! Et ce brave Irlandais confia qu'il était marié et... père de six enfants. Il a été conduit au camp d'internement de Boveresse.